

I. *Biografieën / Biographies*

MICHEL DUMOULIN, MARK VAN DEN WIJNGAERT & VINCENT

DUJARDIN

«Léopold III»

[QUESTIONS À L'HISTOIRE]

Bruxelles, Editions Complexe, 2001, 398 p.

Lorsqu'ils imaginèrent leur entreprise, les initiateurs de ce volume ne pouvaient prévoir qu'elle allait faire suite – et par là sembler répondre – à l'explosion commerciale engendrée par l'objet même de leur livre, Léopold III et ses 'mémoires' publiées à titre posthume, *Pour L'histoire*.

Jamais sans doute en Belgique, a-t-on vendu pareille quantité de papier pour aussi peu de contenu. Il y a là un champ d'investigation que les spécialistes du marketing peuvent partager avec les sociologues : cela constitua-t-il un coup commercial hors du commun parce que répondant à une attente profonde de la population, ou l'inverse ? Nous ne disposons pas des outils pour répondre. Nous ne pouvons que saluer très humblement la maîtrise de la stratégie déployée par les Editions Racines/Lanoo et attendre avec curiosité les résultats comparés du succès de l'ouvrage sous rubrique, dont le démarrage en fanfare doit sans doute déjà beaucoup à la percée de son prédécesseur.

L'histoire pour une fois semble bien se vendre et qui ne s'en réjouirait dans le monde des historiens. Soulignons en

passant que vendre n'est plus aujourd'hui, comme il n'y a pas si longtemps dans le monde académique, suspect de je ne sais quel opportunisme ou légèreté. Dans le monde feutré des anciens mandarins, c'était déchoir que d'avoir un succès public. En d'autres mots, écrire en termes clairs pour s'engager dans les débats contemporains relevait du 'vulgaire'. Bien sûr, le danger menace d'être confondu avec les marchands de papier à l'enseigne de l'histoire. Mais la 'belle ouvrage' peut parfaitement connaître le succès de librairie. En France, les grands noms rivalisent fréquemment avec les grands tirages; sur le marché belge, après l'heureuse surprise de *L'An 40*¹, Stengers², Van Goethem et Velaers³, comme Xavier Mabille⁴ ont atteint des 'scores' enviables.

D'emblée, la mise en place du *Léopold III* des Editions Complexe a frappé fort et la coordination avec la RTBF a bien fonctionné. C'est pourquoi il faudrait se réjouir qu'un destin semblable guette cet ouvrage car il s'agit bien d'un antidote à inoculer massivement pour éclairer ceux qui se seraient laissé séduire par la 'plume royale', et ce qui viendra encore à la suite.

Et pourtant dans ces lieux mêmes, nous avons formulé des réserves sur certaines de ces entreprises collectives, fruits d'une opportunité événementielle et construites à la hâte, souvent hétéroclites et surtout sans coordination ni effort de réflexions

1 JULES GÉRARD-LIBOIS & JOSÉ GOTOVITCH, *L'An 40. La Belgique occupée*, Bruxelles, CRISP, [1971].

2 JEAN STENGERS, *Léopold III et le gouvernement : les deux politiques belges de 1940*, Gembloux, Duculot, 1980.

3 JAN VELAERS & HERMAN VAN GOETHEM, *Léopold III. De koning, het land, de oorlog*, Tielt, Lanoo, 1994.

4 XAVIER MABILLE, *Histoire politique de la Belgique. Facteurs et acteurs de changement*, 4e éd., complétée d'une postface, Bruxelles, Editions du Centre de Recherche et d'Information socio-politiques, 2000.

communes⁵. Nous soulignons également la difficulté d'échapper à cette formule piège, voire même l'obligation d'y recourir dans la lutte de survie à laquelle sont contraints souvent de jeunes chercheurs, ou des institutions sommées d'assurer leur visibilité. Il nous faudra donc nous prononcer à l'aune de ces critères dans le cas présent.

Deux grands entrepreneurs en histoire et un 'jeune' très rapidement grandi⁶, ont saisi l'occasion quelque peu artificielle (mais quelle occasion ne l'est pas ?) des cent ans nous séparant de la naissance du quatrième roi des Belges pour offrir au grand public un ouvrage concis et sérieux sur un règne controversé et une période agitée de l'histoire nationale. A une exception près (inexplicable), ils ont réuni une équipe d'historiens des deux communautés qui ont traité chacun d'une séquence dont ils avaient la maîtrise de par leurs travaux antérieurs, embrassant ainsi l'entièreté du parcours de Léopold III, de la naissance à la mort. Le plan est logique dans la chronologie, logique dans les thèmes attribués. Entamé par l'évocation de la formation ("duc de Brabant"), l'ouvrage consacre une cinquantaine de pages au règne, évoqué successivement via la politique intérieure et extérieure. La guerre et l'occupation occupent une centaine de pages qui abordent la campagne des 18 jours, la politique royale, l'opinion publique, les rapports avec le gouvernement

de Londres et les Alliés. Une centaine de pages également traitent de 'la question royale' proprement dite (1944-1951). Elles touchent au récit des événements, aux visions alliées, aux groupes léopoldistes ainsi qu'aux représentations iconiques respectives des camps en présence. Une dizaine de pages racontent, en forme de conclusion, l'après abdication.

Etait-ce la volonté initiale ou seulement le résultat de la quête des spécialistes, initiateurs et commentateurs ont insisté sur la "diversité" des auteurs ? C'est une marque d'honnêteté, mais soulignons en passant qu'il s'agit là, de la part d'historiens bien installés dans l'*establishment* de la profession, d'une reconnaissance de l'inexistence d'une histoire désincarnée, dite objective, indépendante des engagements individuels. Cette volonté affichée répond d'elle-même à l'une de nos objections : si la diversité est revendiquée, il n'y a donc pas eu d'élaboration collective d'une perspective intégrée. Autrement dit, chaque auteur est demeuré maître de sa problématique et de son interprétation de la séquence, l'harmonisation demeurant limitée à la chronologie et aux thèmes abordés. Ce choix, absolument légitime, constituera donc selon l'attente du lecteur, un plus ou un moins. Personnellement, nous le regrettons.

Mais de quelle diversité s'agit-il ? Nos historiens sont trop scientifiquement

5 JOSÉ GOTOVITCH, "Quelques questions sur notre métier", in *Cahiers d'Histoire du Temps présent*, n° 6, 1999, p. 211-214.

6 Il faut à peine rappeler les multiples initiatives éditoriales déjà assumées par Michel Dumoulin et Mark Van den Wijngaert, le premier dans le domaine de l'histoire de la construction européenne et plus récemment à travers son *Spaak*, le second comme initiateur d'ouvrages sur la royauté et la guerre froide. Quant à Vincent Dujardin, ses travaux ont connu d'emblée publication et notoriété.

qualifiés pour se répartir sommairement en ‘partisans’ ou ‘adversaires’ du Roi. En ce qui concerne les enjeux philosophiques, politiques et culturels de la question royale, la diversité est claire quand elle concerne les deux communautés. Toute l’histoire de ces événements a été marquée par une instrumentalisation de ces enjeux spécifiques auxquels s’est superposée la division globale entre catholiques et non catholiques, plutôt qu’entre croyants et incroyants. Il n’est donc pas sans intérêt de relever que l’initiative a été prise par des historiens issus respectivement de l’Université catholique de Louvain et de la *Katholieke Universiteit Brussel*, qui fournissent d’ailleurs la majorité des auteurs de cette entreprise bi-communautaire (une édition flamande est assurée par Manteau ⁷). Donc une répartition entre historiens du nord et du sud du pays, dont le lecteur francophone pourra tirer un large parti car lui étaient restés inaccessibles jusqu’ici les travaux fondamentaux de Jan Velaers et Herman Van Goethem (*UFSIA*), de Pieter Lagrou (ex-*KUL*, aujourd’hui CNRS-IHTP) et, partiellement du moins, d’Etienne Verhoeyen. Il n’a pas eu non plus l’occasion de lire les publications diverses d’Emmanuel Gérard (*KUL*) ou de Mark Van den Wijngaert (*KUB*).

Ces contributions, qui pourraient être très connotées si l’on s’en tient au cliché d’une Flandre catholique royaliste, surprendront le lecteur attentif aux nuances des écritures. Grâce à l’apport des sources nouvellement exploitables – et elles sont capitales –, ces historiens paraissent bien rejoindre les auteurs laïcs et francophones, absents du générique, dont les publications avaient clairement mis en cause la politique de Léopold III ⁸. Une défense royale à mots feutrés, sans véritable plaidoyer, affleure dans d’autres textes, qui ne correspondent pas aux clivages attendus.

Si diversité il y a, elle est plutôt celle d’aujourd’hui, liée à une proximité plus ou moins grande avec le Palais d’hier, et non pas reflet des affrontements de l’époque. C’est bien ainsi et ce livre est aussi intéressant par ce qu’il raconte que par le constat de ce renversement saisissant des mentalités collectives auxquelles n’échappent guère les historiens : la classe intellectuelle flamande n’a que faire aujourd’hui des engagements de ses prédécesseurs.

Car il faut le signifier d’emblée : en dehors de toute considération sur la personnalité royale, c’est bien le constat global d’un “roi impossible” qu’établissent les

7 Sous le titre *Een koningsdrama. De biografie van Leopold III* (Anvers, 2001, Uitgeverij Manteau/ Standaard Uitgeverij, 262 p.). À noter que cette édition est amputée des caricatures et affiches illustrant la contribution de Laurence van Ypersele et surtout du texte de Francis Balace sur les mouvements léopoldistes.

8 Sans même faire ici référence aux textes polémiques rassemblés dans un ouvrage par les revues *Contradictions* et *Touidi*, nous songeons évidemment aux travaux de Jean Stengers, au livre écrit en collaboration avec Jules Gérard-Libois, (JULES GÉRARD-LIBOIS & JOSÉ GOTOVITCH, *Léopold III. De l’an 40 à l’effacement*, Bruxelles, Politique & Histoire, 1991), mais aussi au travail trop ignoré de P. Theunissen, de la *VUB*, publié déjà en français par Complexe en 1986 (PAUL THEUNISSEN, *1950, le dénouement de la question royale. Cinq mois qui ébranlèrent la Belgique*, Bruxelles, Editions Complexe, 1986).

différentes contributions et qui constitue la tonalité dominante de l'ouvrage.

Des années de formation sobrement esquissées par Michel Dumoulin et Vincent Dujardin, l'historien retiendra avec profit la description de la découverte par le jeune prince de l'aventure coloniale, domaine où le roi Albert semble avoir clairement laissé s'ébrouer son fils, loin des arcanes de la politique intérieure. On sait que Léopold III contractera de ces voyages un intérêt passionné pour la nature et l'ethnologie. Mais aussi, paradoxalement, c'est en exerçant une critique sévère et justifiée de certaines pratiques de l'administration coloniale, tant à Bruxelles qu'au Congo, qu'il appréhende la réalité politique nationale. La dénonciation qu'il en fait à son père préfigure, le rapprochement s'impose de lui-même, le piètre jugement qu'il portera définitivement sur le monde politique belge. Du bien jaillit donc le contestable... d'autant qu'il sait que ce qui deviendra un mépris rédhitoire cadre parfaitement avec les convictions de son père.

Intégrant les visions éclairantes développées jadis par M.-R. Thielemans et R. Devleeschouwer sur la pratique politique d'Albert, Emmanuel Gérard indique avec pertinence combien Léopold prolonge et tente d'appliquer, sans doute avec moins de diplomatie et de discrétion, une conception de la fonction royale qui, s'en tenant à la lettre de la Constitution, refuse le rôle et plus encore le jeu des partis. "Le pouvoir exécutif doit être repris aux partis" synthétise Gérard qui souligne par là l'aveuglement du Roi et de son entourage envers les conséquences du suffrage universel. Les textes mis à jour par l'auteur écartent pendant tout simplisme :

Léopold est hostile aux dictatures, il espère un sursaut des "vieux partis". Mais il conçoit ce dernier dans un réalignement de l'exécutif en une entité soudée, au sein de laquelle le Roi joue un rôle essentiel. Et il ne se fait pas faute de faire connaître ses choix, des choix dont la connotation conservatrice n'est pas niable (voir sa préférence pour la politique de déflation). C'est dans cette optique que le fossé se creuse bien avant-guerre entre son gouvernement et lui. Sa méfiance envers les socialistes est grande et c'est au moment où le POB jette par-dessus bord, et le Patron et ses traditions, qu'il accepte avec faveur Spaak et de Man, qui apparaissent alors comme des 'néo-socialistes'. Le travail de Gérard ne constitue qu'une stimulante esquisse, une série de pistes qu'il s'agirait de développer, car le débat autour de Léopold III s'est jusqu'ici focalisé, pour l'avant-guerre, sur la politique étrangère. Les pièces que livrent aujourd'hui les archives du Palais permettent une approche substantielle et nuancée du Roi et de ses conseillers.

Pouvait-on précisément apporter du neuf sur la politique d'indépendance ? L'archiviste du Palais, Gustaaf Janssens produit des documents fort intéressants sur les jeux d'influence autour du Roi, dont l'entourage n'est pas unanime. Il éclaire lui aussi d'un jour nouveau des thèses pourtant connues. L'axe principal de son texte est que rien n'est neuf dans les attitudes royales. C'est un fait désormais bien admis, mais il fait démonstration étonnante de l'existence effective, au delà sans doute de ce qui était établi, d'une politique royale bien distincte de celle de son gouvernement, revendiquée et pratiquée par le Roi. Il montre combien la neutralité est l'essence même de sa

position, quel qu'ait été le contexte, au nom d'un intérêt général qu'il identifie à ses propres vues. Ce sera l'essence même de sa position tout au long de la guerre, et c'est bien là que se situe le nœud même de la question royale.

Politique étrangère, politique militaire : le souverain estime qu'il s'agit de terrains réservés, donnant une interprétation stricte de la Constitution dans le droit fil d'Albert. Et Jean Vanwelkenhuyzen, dont on connaît les travaux tissés méticuleusement au service de la thèse de la compétence militaire royale et par ricochet de l'incompétence de ses ministres en la matière, redonne ici un exposé sobre de ses positions, développant dans cette partie comme dans son autre contribution, la méthode qui consiste à nous expliquer 'de l'intérieur' ce que pensaient les personnages, dans ce cas-ci le Roi. Au centre de sa démonstration, la sagesse royale économe du sang de ses soldats, le sauvetage du corps expéditionnaire britannique.

Morceau de choix, morceau central, le chapitre consacré à l'occupation est censé offrir aux lecteurs un résumé par les auteurs mêmes, du volumineux travail de Velaers et Van Goethem. Mais est-ce la nécessité de simplifier en une trentaine de pages ce qu'ils avaient exposé en plus de mille, ou l'évolution de leur pensée, postérieure à leur ouvrage, il nous semble que leur jugement se fait cette fois bien plus carré. Croyance jusqu'à l'absurde (en 1943 encore) en une paix de compromis, maintien absolu de la "neutralité", volonté affirmée de changer la Constitution dans le sens d'un Etat autoritaire dont le Roi serait le chef effectif, haine des partis, méfiance envers les hommes politiques

et volonté effective de mettre en route ses projets : tout ceci jette une lumière crue et sans plus de nuances sur ce qui pourrait paraître surréalisme royal, si ce n'était que le temps est celui d'une occupation nazie du pays. Son seul écho est une volonté effective de porter secours à certaines misères encourues par la population, à la réserve près – et elle est de taille – que Léopold s'estime indispensable à la fin de la guerre et ne veut poser aucun geste démonstratif qui puisse mettre cette intention en danger. Epurée, cette esquisse est donc manifestement plus accusatrice que les propos encore très prudents tenus par les auteurs lors de la parution de leur livre (cfr Interview in *Bulletin du CEGES*, n° 25, automne 1994, p. 29-32). La période de guerre est complétée par trois textes fort brefs sur l'opinion publique, sur les rapports du gouvernement belge de Londres avec le Roi, sur Léopold III et les alliés. Mark Van den Wijngaert a très peu remis à jour le travail qu'il mena à partir de l'enquête conduite par le CEGES (alors CREHSGM), à la fin des années 70, parmi les ecclésiastiques du temps de guerre, étude publiée en 1984. Cette enquête portait sur le monde catholique et peu d'éléments sur les autres mondes ont été ajoutés. En particulier, le monde du travail est largement absent.

Brillant spécialiste des services secrets, Etienne Verhoeyen a considéré les rapports Londres-Léopold III sous un angle fortement marqué par ses recherches particulières. Il nous apporte néanmoins des éléments originaux sur les tentatives de contacts avec le Palais et révèle que le 'Testament' était connu de Pierlot dès juin 1944.

Reprenant ensuite la problématique générale des rapports entre les Alliés et le Roi, Jean Vanwelkenhuyzen mène une introspection psychologique des personnages en présence, entrecoupée de sentences moralisatrices et nous ‘apprend’ l’importance des représentations en histoire (p. 209) ! Cette mise en perspective essentiellement morale d’événements politiques et idéologiques, dont il s’est fait une spécialité, peut ravir ou irriter, c’est selon. Elle escamote largement les enjeux, effaçant presque le cadre de ce gigantesque combat entre démocratie et nazisme dans lequel se jouèrent ces ‘jeux de rôles’.

D’une plume vigoureuse et bien informée, Vincent Dujardin a réussi la gageure de retracer avec clarté la période embrouillée de “l’impossible réconciliation”, soit 1945-1951. Il parsème cependant son texte d’énigmes, du moins à nos yeux. Que signifie (p. 231) “la Sûreté belge approche Ribbentrop en mars 1945” ? Que veut-il entendre par “Spaak a étonnamment survécu politiquement aux débats sur la collaboration économique sous l’occupation” ?; ou encore (p. 249) l’allusion au Congo “nous conduit à nous interroger sur les causes profondes de l’abdication du roi” ? C’est en dire trop ou pas assez... C’est sans doute dans ce texte qu’apparaît également le plus nettement l’absence, dans l’ouvrage, des grandes forces qui structurent la société belge. La composition du générique explique sans doute pourquoi les acteurs socialistes (Spaak mis à part) et notamment les Wallons, n’y trouvent que peu de place alors qu’ils remplissent des rôles essentiels.

Comme toujours, l’étude de Francis Balace regorge de renseignements inédits. Les

notes en bas de page, dont il truffe son exposé sur les mouvements léopoldistes, constituent à elles seules un autre livre sur les milieux de la droite belge ultra-conservatrice. Il nous révèle l’extrême division de ces mouvements, leur implantation effective et leur dangerosité, parfois virtuelle mais pas toujours... Il dévoile également le chef d’orchestre dans l’ombre, Paul Van Zeeland, avide de retrouver le rôle de premier plan que lui ravit l’affaire de la cagnotte. Il tord le cou à certains mythes, notamment la distribution linguistique à l’intérieur de ce camp, majoritairement francophone. On apprendra cependant trop peu sur la distribution sociologique de ces mouvements, que les notes éclairent pourtant par bribes.

Travail novateur enfin que celui de Laurence van Ypersele sur les images et les représentations charriées pendant la campagne et projetées sur l’adversaire. Valeurs catholiques de toujours qui dénoncent le complot républicain et/ou communiste d’un côté, dénonciation de l’instrumentalisation du Roi par le PSC pour accéder au pouvoir, de l’autre. Intéressante est la notation de l’importance de la photo pour la glorification, de la caricature pour l’attaque. Amusant par contre est le constat que la bataille se joue au nom de l’unité belge ! N’y a-t-il pas eu d’images wallonnes ou républicaines ? Nous aurions par ailleurs aimé en apprendre plus sur les producteurs d’images.

Après l’abdication, le récit se fait plus léger et les conclusions sont incisives mais fort courtes. Elle relèvent toutefois une dimension souvent absente des commentaires : l’importance de la religion dans la personnalité intime du Roi.

Que penser au terme de cette recension d'un ouvrage qui, on l'aura deviné, est important et utile. Que reste-t-il de nos préventions à l'égard du genre adopté ? Passons rapidement sur l'erreur de casting qui fait place à ces pages incongrues, quelque peu primaires, sur l'image de Léopold III en France.

Restent les défauts que l'on pouvait prévoir. Cloisonnés chacun par leur sujet, les auteurs n'ont pu dessiner de lignes générales, embrasser le jeu entrecroisé de toutes les forces en présence. Ce qui, dans un affrontement de cette taille, est indispensable pour une compréhension profonde. Quid du patronat, des syndicats, de la société civile qui ne se laisse pas capter par de simples approches 'd'opinion publique' très rapidement esquissées au départ de sources incertaines ou incomplètes ? Qu'en est-il du contexte international ? L'un ou l'autre chapitre sur ces thèmes n'auraient pu que rallonger un livre déjà imposant, répondront sans doute les auteurs. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais bien de l'insertion de ces facteurs, et d'autres encore, dans un récit d'histoire globale donnant sens aux questions posées. Ce qui est en fin de compte, la mission même de l'historien et auquel ce genre permet d'échapper.

C'est donc un jugement nuancé que nous émettrons, saluant cette mise à la disposition du grand public de l'avancée extraordinaire apportée par les nouvelles archives. Et, cocorico parfois bien nécessaire, soulignons que deux au moins de ces fonds exceptionnels reposent au CEGES, les papiers du Haut Commissariat à la Sécu-

rité de l'Etat et les extraordinaires Papiers Capelle, tout chargés d'histoire...

José Gotovitch